

## **Allocution du président - Jacques Revel - Ouverture de la XXII<sup>e</sup> Conférence Marc-Bloch**

Allocution du président

Nous nous retrouvons ce soir comme nous le faisons chaque année au mois de juin depuis 1979. C'est pour nous l'occasion d'exprimer, en même temps que notre fidélité à la mémoire de Marc Bloch, notre attachement à l'École des hautes études en sciences sociales ? Cet attachement peut prendre des formes très diverses selon ce qui nous lie personnellement à l'École. Cette diversité est l'une des richesses de notre institution. Elle témoigne de son ouverture : et c'est peut-être ce qui explique le mieux qu'une institution qu'il n'a pas connue puisse se placer sous le patronage de Marc Bloch.

Personne n'aura été surpris, j'imagine, d'apprendre que c'est à un philosophe que nous avons demandé, cette année, de bien vouloir donner la XXII<sup>e</sup> Conférence Marc-Bloch. La chose aurait sans doute été un peu moins évidente, moins simple aussi, il y a vingt ou trente ans. Chacun sait que les relations entre les sciences sociales et la philosophie ont été tourmentées tout au long du siècle qui s'achève ; et c'est particulièrement le cas en France, où les sciences sociales se sont affirmées pour une part contre la philosophie alors même qu'elles étaient promues par des savants de formation philosophique. Les choses ont bien changé à cet égard et pour nous en tenir au pré carré de l'École des hautes études en sciences sociales, la présence de philosophes plus nombreux en son sein y aura été un facteur de renouvellement significatif ces dernières années comme l'est, de façon plus large, la prise en compte de problématiques de type philosophique dans le travail des sciences sociales.

L'œuvre de Paul Ricœur suffirait, s'il en était besoin, à faire comprendre que nous nous soyons adressé à lui. Mais ce serait négliger le fait que toute une part de cette œuvre est à l'écoute des sciences humaines et sociales depuis les années 1950, comme l'a été celle, trop tôt interrompue, de Maurice Merleau-Ponty. Vous l'affirmiez, Monsieur, en 1970, lorsque vous écriviez :

« Je suis très conscient de l'impossibilité où nous sommes aujourd'hui de répéter la philosophie de 1945. Je reconnais d'abord que la philosophie ne survivra qu'au prix d'un dialogue étroit avec les sciences humaines ; la période du splendide isolement est passée. »

Trente ans plus tard, toutes les pièces de ce dispositif ont sans nul doute été redéfinies. Et il en va de même pour la question posée en 1970. Elle reste posée du côté de la philosophie, mais aujourd'hui elle l'est aussi du côté des sciences sociales.

Dans le dialogue que vous avez voulu instaurer, chacun sait que vous n'avez pas toujours été entendu. Vous n'avez pas non plus toujours été bien reçu, mais vous vous êtes obstiné. Vous avez très tôt introduit dans votre réflexion les analyses de Benveniste sur l'énonciation et la théorie des actes de parole d'Austin et Strawson. Plus tard, vous vous êtes confronté aux propositions de Greimas, avec lequel vous avez poursuivi des échanges fructueux tout au long des années 1970. Avec Claude Lévi-Strauss, vous aviez dès les années 1960 ouvert un débat, que les plus anciens parmi nous ne sauraient avoir oublié et dans lequel vous vous interrogiez et vous l'interrogiez, à propos du structuralisme, sur ce que vous appeliez son « bon droit et les limites de [sa] validité ».

Mais c'est surtout avec l'histoire que le dialogue est devenu essentiel. Les historiens, les anthropologues, les sociologues qui ont découvert votre pensée avec les trois volumes de *Temps et récit* (1983-1985) l'ont parfois fait en oubliant que la question de l'histoire est très tôt présente dans votre œuvre, depuis les années 1950. Il reste que c'est par le biais de votre intérêt pour le récit que votre réflexion et vos propositions ont pris une place centrale, depuis près de vingt ans maintenant, dans la réflexion de notre milieu, au moment même où la thématique de l'historicité des expériences sociales en même temps que celle de nos y trouvait une vigueur nouvelle. Le thème nouait ensemble des fils distincts dans votre œuvre ; il prenait aussi en compte une épistémologie de la connaissance historique que vous avez approfondie à l'occasion de vos années américaines et que vous avez, pour l'essentiel, introduite dans le débat français. Dès lors, un lien s'est noué, qui ne s'est plus relâché. J'ai le souvenir très vif de plusieurs rencontres, le plus souvent informelles, auxquelles vous avez accepté de participer avec plusieurs d'entre nous dans les années 1980 : mieux, de rencontres auxquelles vous avez souhaité prendre part, toujours mû par l'idée que la confrontation était nécessaire et qu'elle serait, à la fin, utile.

Nous avons donc une dette de reconnaissance intellectuelle à votre égard. Nous n'en serons pas quittes avec l'occasion un peu solennelle, mais d'abord amicale, qui nous est donnée ce soir. Mais je veux d'abord la considérer, et je sais que vous la prenez ainsi, comme une occasion de plus d'enrichir la discussion qui, grâce à vous, a été obstinément poursuivie.